Publication de la 

Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois.	1 fr. 25
Six mois.	2 50
Un an.	5 »

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

Pour la Province et l'Etranger :

Trois mois	2 fr. 50 c.
Six mois	5 »
Un an	10 »

On s'abonne, pour l'Étranger, chez Franck, successeur de Brockhaus, à Paris et à Leipzig.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'Ecole de médecine, à Paris. — Toutes les lettres ou demandes venues de Pologne, de Russie ou d'Autriche doivent être envoyées affranchies à la librairie Franck, à Leipzig.

2e Année. — Numéro 1. — 27 Mai 1849.

Du moyen de remplacer l'Autriche dans le système d'équilibre des grands États de l'Europe.

On a souvent accusé la propagande polonaise de tendre à isoler sa cause de celle des autres Slaves : on lui reproche son *particularisme*. Les événements ont prouvé que ces reproches partaient d'intelligences précisément trop spéciales, enfermées dans un cercle d'idées trop particulières. Ces hommes, en se préoccupant avec trop de chaleur de l'intérêt de race, perdaient de vue l'ensemble de la question, qui a pourtant fini par devenir, comme nous l'avons prévu dès le principe, une question européenne.

C'est que derrière les Slaves et leur travail de régénération il y a d'autres peuples tout aussi avides qu'eux d'une existence politique et tout aussi dignes des sympathies du monde. Derrière les Slaves il y a surtout les Maghyars et les Roumains. Ces trois races, intimement unies par la situation géographique, doivent enfin comprendre qu'elles ne peuvent rien l'une sans l'autre, et que leur coalition contre l'Autriche et la Russie est leur seul moyen de salut. Quoiqu'elle ait donné l'impulsion, la race maghyare se montre aujourd'hui disposée à renoncer à toute espèce de suprématie sur les Slaves et les Roumains.

Mais comme il se trouve encore des hommes qui persistent à ne pas comprendre comment l'Autriche pourrait être remplacée, sans laisser de vide parmi les grandes puissances de l'Europe, nous croyons de notre devoir d'offrir à l'examen des diplomates la combinaison suivante, ayant acquis d'ailleurs, par les assurances et les déclarations les plus dignes de foi, la conviction intime que nous ne faisons que reproduire ici les sentiments bien arrêtés et l'intention sérieuse des chefs maghyars.

La maison de Habsbourg a perdu la confiance des peuples soumis à son sceptre. Le prestige dont elle s'entourait, et qui lui fournissait ses moyens de gouvernement, est dissipé. Cette maison ne saurait plus être qu'un danger constant pour les libertés de l'Europe et pour les droits sacrés des nationalités. Cette vaste agglomération de peuples que nul motif n'appelle à vivre sous un sceptre commun, ne saurait être maintenue sans violenter les intérêts et la volonté de ces peuples.

Par tous ces motifs, la déchéance de la maison de Habsbourg devint une nécessité, non moins pour la Hongrie que pour tous les peuples soumis plus directement encore au sceptre de l'Autriche. Mais attendu que l'intérêt général de l'Europe réclame l'existence d'un État puissant et intermédiaire entre la Russie, la Turquie et l'Europe occidentale; attendu qu'une partie de l'ancienne Autriche, la Bohême, la Moravie, la Silésie, l'Illyrie et (sauf réserve pour un meilleur avenir) la Galicie même, trouveraient leur intérêt à former avec la Hongrie reconstituée un État fédératif; attendu enfin que cet État, constitué sur des bases d'équité, réunirait tous les éléments de force nécessaires pour répondre à la confiance de l'Europe, la nation maghyare, qui par sa glorieuse lutte contre l'Autriche a conquis son droit d'initiative,

est reconnue comme centre de la nouvelle fédération des peuples et des États autonomes appelés à remplacer l'impuissante centralisation impériale de Habsbourg.

Ce nouvel État fédératif, hongrois, slave et roumain, laissera les populations italiennes et allemandes de l'Autriche libres de se constituer séparément, et de retourner à leurs centres naturels de gravitation.

Parmi les nationalités de la Hongrie, il y a deux catégories : les nationalités bien définies à la fois par leurs tendances politiques et par la configuration du pays qu'elles occupent; telles sont, la Cracovie, la voïevodie et les pays roumains. Ceux-là jouiraient de toute leur autonomie, et ne resteraient attachés à la Hongrie que par un simple lien fédéral, sauf les stipulations indispensables pour assurer, dans l'intérêt commun, l'indépendance intérieure et le développement de l'État fédératif.

La deuxième catégorie des peuples hongrois, formée par les Saxons et les Slovaques, aurait ses magistrats municipaux et l'usage administratif de sa langue. Mais ces peuples ne seraient pas considérés comme distincts de la Hongrie, dont ils ne pourraient se détacher complétement, sans amener par là une perturbation générale.

Cette combinaison paraît répondre à toutes les objections de ceux qui ne tiennent à l'Autriche que comme à une puissance médiatrice entre la Russie et l'Europe occidentale : elle semble également aplanir les difficultés d'un accord entre Slaves, Roumains et Maghyars. Nous la donnons aujourd'hui en substance, nous réservant d'y revenir d'une manière plus explicite dans un prochain numéro.

L'homme de police de l'orient européen en face de l'anarchie occidentale.

L'empereur Nicolas a lancé son manifeste. Cette audacieuse déclaration signale l'Europe occidentale comme le foyer de l'anarchie, et l'orient européen comme étant au contraire le point d'appui de la conservation et du bon ordre dans le reste du monde. « Depuis une année, dit le manifeste, l'occident de l'Europe est devenu le théâtre de séditions incessantes..., qui se sont étendues jusqu'à l'Orient, dans les principautés de Moldavie et de Valachie..., et surtout dans la Hongrie, d'où l'esprit de révolte menace d'envahir aussi nos provinces... Depuis qu'elle est soutenue par l'affluence de nos rebelles polonais, et par des transfuges et des vagabonds de tous pays, l'insurrection a pris en Hongrie une telle consistance, que l'empereur d'Autriche a dû réclamer notre aide contre l'ennemi commun. Nous n'avons pu lui refuser nos services... Nous sommes convaincu que nos sentiments, sous ce rapport, sont ceux de tous nos sujets, et que le dieu des batailles donnera à la Russie le courage de remplir sa sainte vocation. »

Cette pieuse vocation de l'empereur orthodoxe, vicaire du Christ sur la terre, c'est de rétablir l'ordre en Europe, c'est de réduire à l'obéissance les *rebelles* et les *vagabonds de tous pays*, des embouchures du Danube à celles de la Seine. En vertu de cette mission de la *sainte Russie*, tous les princes font des vœux pour le tsar; tous en Allemagne, en Prusse, en Autriche, en Italie, offrent au tsar l'appui de leur police et de leurs soldats. Il n'y a plus un seul pays civilisé où l'intervention russe ne rencontrât en ce moment des défenseurs dévoués. L'Europe entière se trouve donc scindée en deux partis extrêmes, que le génie du siècle avait déjà qualifiés, il y a trente ans, en les appelant l'un républicain, l'autre cosaque. Devant un tel état des esprits, tous les hommes de progrès, quelque modérés qu'on les suppose, se voient forcés de devenir révolutionnaires, tandis que tous les conservateurs, à quelque nuance qu'ils appartiennent, teignent leurs drapeaux de la nuance russe. Cette nuance, plus ou moins prononcée, colore dans Paris même toutes les intrigues des réactionnaires. *Plutôt les Russes que les rouges*, tel est le cri de ralliement des divers partis, légitimistes, orléanistes, bonapartistes ou bourgeois, qui disputent actuellement le pouvoir à la démocratie.

C'est surtout en Allemagne que la réaction marche à front découvert. Forte de l'appui moscovite, la cour de Berlin vient de lancer un nouveau manifeste de Coblentz. Se posant en chef d'avant-garde des armées de la coalition, le roi de la Prusse régénérée et constitutionnelle ne reconnaît plus l'assemblée de Francfort. Par son arrêté du 13 mai, il déclare expiré le mandat des députés prussiens à cette assemblée de tous les peuples allemands; il ordonne à ses sujets d'en évacuer les séances, et les menace d'employer au besoin pour les y forcer sa *fidèle* armée. Mais, plus hardie et plus heureuse que celle de Kremsier, l'assemblée de Francfort, élue par le vote universel de tous les peuples allemands, a relevé le gant que lui ont jeté ses princes coalisés. Elle a décrété solennellement qu'aucun pouvoir au monde n'avait le droit de la dissoudre; que le rappel des députés de la Prusse, comme de l'Autriche, était un fait illégal et déclaré non avenu; qu'en se séparant elle en appelait au peuple des violences des cabinets; et que c'était aux républicains allemands à constituer désormais une nouvelle représentation nationale mieux en état que la première de préserver le pays contre la coalition de ses princes avec le Moscovite. Ainsi, d'un côté, les peuples partout trahis, mais frémissant de courroux; de l'autre, les rois et leurs armées vingt fois battues, mais auxquelles un demi-million de baïonnettes russes se prépare à venir prêter main-forte : voilà où en sont venus les deux grands partis politiques de l'Europe, celui de la révolution et celui de l'alliance russe.

Pendant que ces adorateurs du knout regardent pleins d'anxiété vers les steppes orientales, d'où s'abattent comme des nuées de sauterelles ravageuses sur l'Autriche et sur la Hongrie leurs libérateurs, il est beau de voir les Hongrois reprendre le programme répudié de la diète de Kremsier, et offrir spontanément aux Slaves d'Autriche

toutes les conditions d'organisation fédérale que les Slaves eux-mêmes ont vainement réclamées des divers ministères autrichiens depuis plus d'une année. Ce ne sont pas seulement Dembinski et Bem qui garantissent, au nom de la Pologne, l'organisation nationale des Slaves. L'envoyé de la Hongrie maghyare à Paris, le comte Teleki, dans sa lettre du 22 mai, écrite au ministre des affaires étrangères de la république française, pour lui communiquer l'acte de déchéance de la maison de Habsbourg-Lorraine, et la déclaration d'indépendance de la Hongrie, finit en disant : « Mon gouvernement... s'empresse, monsieur le ministre, de vous notifier par ma voix que le continent compte un pays libre de plus, dont l'ardent désir est de vivre en paix et en amitié avec tous les peuples, principalement avec la glorieuse nation française, et de sauvegarder, à l'orient de l'Europe, les intérêts de l'humanité et de la civilisation que la France représente. Sa mission est de sauver, dans cette partie du monde, les principes de liberté, *en leur donnant une base large et nouvelle, celle de l'égalité et de la fraternité des nationalités.* »

Cette *base large et nouvelle* du monde régénéré avait déjà été proclamée au congrès slave de Prague : elle forme depuis 1830 la thèse favorite de tous les publicistes slaves. Rien donc ne pouvait être plus heureux que de voir cette thèse, si traîtreusement foulée aux pieds par le cabinet d'Autriche, passer maintenant dans les proclamations des Maghyars, devenus les généreux champions du principe anti-russe et anti-autrichien, mais essentiellement slave de l'égalité politique des races et des peuples. Que ce principe s'incarne dans les faits, et rien ne pourra lui résister ; et un million de baïonnettes russes s'émousseront devant son drapeau ! L'homme qui se pose comme le représentant de l'orient européen et de son esprit conservateur vis-à-vis de l'anarchie occidentale, verra bientôt que cet orient même, qu'on voudrait flétrir comme stationnaire, est réellement plus progressif, plus hostile à l'autocratie, que les cabinets incurables de l'occident, de ce vieux monde arrêté dans les ornières usées de sa centralisation napoléonienne, d'où il semble ne plus pouvoir sortir. Au fond, le grand préfet de police de l'Europe civilisée pourrait bien dans son intérieur se préoccuper médiocrement des démagogues occidentaux. S'il peut trouver avantage à rester dans son orient, il n'en sortira pas. S'il peut accaparer le slavisme, l'Autriche et la Turquie à son profit, il pactisera volontiers pour quelque temps encore avec la République française.

La propagande russe a toujours eu un double caractère. Elle est conservatrice dans son langage officiel, et révolutionnaire dans son action secrète. En apparence, le tsar va secourir son cher cousin d'Autriche contre des sujets rebelles ; mais en réalité il veut s'emparer du pays en protecteur suprême, et réduire la Hongrie à l'état où sont déjà les principautés moldo-valaques. Il veut se placer comme juge en permanence entre les princes et les peuples ; et pour cela il les aigrit de plus en plus les uns contre les autres Ainsi ses officiers affectent en Galicie une grande sympathie pour les Polonais, et une grande colère contre leurs bureaucrates teutons. En toute circonstance ils prennent avec chaleur le parti du Slave contre l'Allemand. Et pourtant c'est l'absolutisme d'une dynastie allemande qu'ils viennent rétablir. Au fond de son cœur, ce que voudrait le tsar, ce serait d'exciter à force de provocations une guerre nationale, une guerre d'extermination entre tous les Slaves et la race germanique. Alors sur les ruines de l'Allemagne et de toutes les nationalités également baillonnées, son idéal serait de se proclamer à la fois empereur d'Orient et d'Occident. C'est au *principe nouveau* de l'égalité politique des races, c'est à la triple et fraternelle union du Slave, du Maghyar et de l'Allemand, qu'il appartient de déjouer pour jamais les longues machinations de l'autocratie.

Opinion des journaux slaves sur l'Autriche.

Pendant que les journaux français enregistrent chaque jour les preuves multipliées de l'inévitable ruine de l'Autriche, il est curieux de constater ce qu'écrivent sur la question, dans l'Autriche même, les Slaves témoins oculaires. — Parmi leurs journaux, nous citons en première ligne le plus ancien organe des patriotes illyriens, le journal de Liudevit Gaï (Novine dalmato-hervato slavonske). Cette feuille s'exprime ainsi sur le gouvernement impérial.

« Hier encore nous rêvions une puissante Autriche fédérative. Aujourd'hui tout l'édifice de nos espérances n'est plus qu'un amas de ruines. Depuis que les représentants des peuples ont été chassés de Kremsier et dispersés de tous côtés par un ministère parjure et insensé, l'empire entier est devenu la proie d'une anarchie qui fait frémir. » — « L'Autriche, dit un autre organe croate, le *Slavenski iug*, ressemble à une vaste maison, où les locataires vivaient dans des querelles continuelles, et que la justice aurait ordonné de démolir, pour mettre fin à ces discordes. Or, ceux des locataires qui voulaient, par intérêt pour le maître, conserver la maison, ont été précisément ceux que le maître a le plus indignement sacrifiés et vendus à ses ennemis. Les Slaves d'Autriche ont été livrés par l'Autriche même aux Maghyars et aux Allemands, c'est-à-dire à ceux qui ont juré la démolition du scandaleux édifice. » — « Nous aussi, dit un autre organe des patriotes illyriens, la Sud-slawische Zeitung, nous aussi nous avons prophétisé que si la diète constituante était dissoute, il n'y aurait plus jamais d'autre diète autrichienne. Nous l'avons dit et nous le répétons, la charte octroyée sera mise comme épitaphe sur le tombeau de la monarchie... Nous autres Slaves nous souscririons notre propre déchéance, si nous pouvions accepter cette charte, qui nous ramène aux temps de Metternich, et où tout est réglé dans le but d'anéantir notre nationalité.

Pour mieux faciliter l'établissement de la centralisation,

on avait divisé nos provinces en une quantité de *kronlænder*, administrativement séparés les uns des autres... il n'y avait pas jusqu'à la petite ville de Fiume qui n'eût reçu son existence autonome, en rivalité avec la Croatie... C'est ainsi qu'on cherchait à ramener chez nous la concorde et l'union. Faut-il après cela s'étonner des succès des Maghyars ?... Koi tone i britve se hvata, celui qui se noie s'accroche même à un rasoir, dit notre proverbe croate. Depuis les triomphes de Dembinski la cour a vite changé de langage vis-à-vis de nous. Elle cherche à ranimer l'enthousiasme des peuples, elle qui hier encore leur crachait au visage. Elle qui, pour nous décourager, désarmait partout nos gardes nationales, qui avec une diabolique astuce livrait à un ennemi dix fois plus nombreux nos forteresses dégarnies et nos corps de volontaires, abandonnée par les troupes de ligne, elle s'efforce maintenant de ressaisir notre confiance. Effort inutile! car le fatal *trop tard* avec toutes ses lugubres conséquences est sorti de nos cœurs ulcérés. »

Les journaux de la Bohême ne sont pas plus satisfaits de l'Autriche que les journaux iugo-slaves. Les députés tchekhs s'étaient montrés d'abord à Vienne et à Kremsier les plus fermes soutiens de la monarchie. Leur dévouement touchait au fanatisme. Mais après la dissolution de la diète, tous ces députés ont enfin vu clair. Invités par le cabinet à se rendre à Vienne, pour y travailler à une constitution provinciale de la Bohême, tous ont refusé leur concours. Brauner, Strobach, Trojan, le dévoué Palacky lui-même ont craint de se compromettre dans cette œuvre de réaction. Malgré les efforts conservateurs des *Narodny noviny* de Havlitchek, la résistance contre l'Autriche est maintenant à Prague à l'ordre du jour. Le signal de cette transformation des esprits a été donné par la *Slovanska lipa* et par la menaçante pétition qu'elle a adressée à l'empereur, pour réclamer de lui formellement la destitution de ses ministres, l'annulation d'une charte octroyée arbitrairement et dans un esprit réactionnaire, et le retrait de toutes les lois destinées à rétablir la noblesse, à lever des recrues sans le concours du pays, à étouffer les libertés des communes, des associations et de la presse. Le gouvernement n'ayant répondu à cette demande que par la persécution, les patriotes bohêmes ont compris dès lors ce que l'Autriche leur réservait.

Aujourd'hui la dynastie d'Autriche s'efforce par mille moyens de ranimer l'enthousiasme éteint de ses fidèles. « A ces sollicitations, disent les *Slawischen centralblætter* de Prague, nous et les nôtres, nous n'avons à répondre que par le silence de l'indignation. Nous qui seuls empêchâmes aux jours d'octobre notre nation de marcher en masse contre Vienne; nous qui seuls jusqu'à présent possédions la confiance de nos concitoyens, nous sommes réduits à céder maintenant la place à nos rivaux politiques, sans pouvoir leur opposer autre chose qu'un sombre silence. »

Si la presse de Prague est arrivée à de pareilles convictions, à plus forte raison ces tendances sont-elles celles de la presse polonaise en Galicie. L'aversion des polonais pour l'Autriche ne s'est pas démentie un instant depuis la jacquerie de 1846. Aussi le cabinet impérial leur a-t-il rendu haine pour haine. Le plus grand mérite de Stadion, aux yeux de la cour, était d'avoir, durant son administration générale en Galicie, réussi à exciter chez les Rutheniens des sentiments de nationalité hostiles à la Pologne. Stadion avait fini par pousser cette hostilité à un tel excès, que les Rutheniens avaient impérieusement exigé la séparation administrative de leurs districts d'avec les districts polonais; et le démembrement de la Galicie en deux portions avait été consommé. Cependant l'attitude indépendante des journaux galiciens en face de l'Autriche semblait encore redoutable. Quoique le ministre Schwartzenberg eût déclaré en plein parlement, et avec un souverain dédain, qu'il ne lisait pas les journaux, cependant ceux des Polonais l'inquiétaient assez pour l'obliger à faire sur eux de continuelles razzias. La guerre impériale contre les journalistes en était venue à un tel point, que Windischgrætz et Welden les faisaient partout saisir et traîner dans leurs camps comme simples soldats.

Nous venons de voir de quel point de vue les journaux slaves envisagent l'Autriche, et comment l'Autriche les envisage à son tour. C'est surtout depuis la publication de la *charte-oukase* que les Slaves se voient impérieusement forcés d'aller chercher ailleurs ce que l'Autriche leur refuse avec tant de perfidie. Désormais ils demanderont à d'autres la réalisation de leur idéal d'égalité politique des peuples et des langues. Ils la demanderont aux Maghyars, au parlement de Francfort, et sinon aux Italiens, à l'Angleterre, aux Russes même, s'il le faut. Tout cabinet qui leur offrira sous ce rapport des garanties sérieuses de son bon vouloir se verra, quel qu'il soit, mieux accueilli chez eux que le cabinet autrichien.

FAITS DIVERS.

On peut juger de la haine qui anime les prétendus journaux conservateurs de France contre les Polonais par le langage du *Constitutionnel*, qui les désignait il y a quelques jours dans les termes suivants: « Emeutiers du monde, cosmopolites de l'anarchie, commis-voyageurs en révolutions, ils promènent par tous pays le désordre qui est dans leur âme et dans leur intelligence. On les a spoliés d'une patrie, ils font un effort permanent et souvent insensé pour la reconquérir à travers les bouleversements de l'univers. »

— Le gouvernement français rivalise avec les cours absolutistes d'hostilité envers les Polonais. Ceux qui se sont réfugiés en France y subissent des humiliations et des persécutions de tout genre; et une dépêche ministérielle récente, mentionnée avec le plus grand éloge par la *Gazette de Vienne*, est allée jusqu'à prier le gouvernement autrichien de ne plus délivrer aucun passeport pour la France *à ces hommes dangereux pour la tranquillité publique.*

Cyprien ROBERT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.
(Quartier de l'École-de-Médecine.)